

ressée à sa triste position. Elle croyait,—et elle en était contente,—que Joséphine ou plutôt la baronne dont elle lui avait parlé, avait pris Gabrielle sous sa protection.

L'ouvrière ne put dire à Morlot dans quel pays celle qu'elle appelait Joséphine s'était mariée, ni le nom de son mari défunt, ni où elle demeurait à Paris.

En somme, l'affaire restait toujours aussi mystérieuse.

L'inspecteur de police se retira fort désappointé. Une fois de plus il voyait s'en aller en fumée l'espoir qu'il avait un instant caressé.

—Rien, toujours rien, se dit-il avec humeur ; aucun fil conducteur ; c'est l'ombre, c'est le mystère impénétrable. Cette femme, qui se faisait appeler Félicie Trélat, qui se nommait autrefois Joséphine, et qu'une main habile dirigeait, cette femme passe, agit et disparaît sans laisser aucune trace derrière elle.

Ah ! je m'étais trop hâté de me réjouir. Décidément, j'en reviens à ce que j'ai d'abord pensé et dit : La chose a été merveilleusement combinée et supérieurement conduite par un ou plusieurs coquins adroits, qui n'en étaient certainement pas à leur coup d'essai. Ils savaient qu'il faut compter avec la police et ils ont joué au plus malin. Pour se soustraire aux recherches, pour dépister les agents de la sûreté, ils n'ont négligé aucune précaution, les scélérats... Certes, je ne suis pas venu jusqu'à ce jour pour le reconnaître. Oui, il faut convenir que nous avons affaire à forte partie. Si dans tout cela je vois poindre la moindre clarté, je veux que le diable m'emporte !

Tonnerre ! Félicie Trélat ou Joséphine, qu'est-ce que c'est donc que cette femme ? D'abord, s'appelle-t-elle Félicie Trélat ?... Je donnerais ma tête à couper que c'est un nom de guerre qu'elle a pris pour la circonstance. Je parierais aussi que son mariage en province est un conte et qu'elle n'est pas veuve pour cette unique raison qu'elle ne s'est jamais mariée. Cette coureuse de bals d'autrefois est aujourd'hui ce qu'elle était il y a dix ans, une gourmandine de la pire espèce.

En attendant j'en suis encore pour mes frais. Toujours le guignon... Pas de chance ! pas de chance !

Après dix-huit mois de temps perdu en recherches inutiles, il y avait de quoi se décourager. Eh bien, non. Morlot était une nature à part. Les déceptions l'excitaient ; il ne perdait rien de son opiniâtreté, il sentait au contraire augmenter son ardeur. Il s'était juré à lui-même de découvrir les coupables, et il n'était pas homme à s'arrêter même en présence d'une impossibilité matérielle.

D'ailleurs, il tenait à remplir son devoir et voulait, dans un bref délai, présenter à ses chefs un rapport complet, très développé et rigoureusement exact, qui devait,—c'était son espoir,—attirer l'attention sur lui.

Voulant recueillir tous les renseignements, même les plus insignifiants, pour ne rien laisser dans l'ombre, il vit les personnes chez qui Gabrielle était descendue lors de son arrivée à Paris. On ne lui apprit là que ce qu'il savait déjà. Depuis que la jeune femme avait quitté le magasin où elle s'était placée, les braves gens ignoraient ce qu'elle était devenue.

Morlot ne fut pas étonné, il s'attendait à cette réponse.

Il se présenta ensuite dans la maison de commerce où Gabrielle avait été employée comme demoiselle de magasin.

Ce fut la femme du négociant qui lui répondit.

—Gabrielle nous a quitté brusquement sans nous avoir prévenus, lui dit-elle. Nous avons pensé d'abord qu'elle était malade ; j'allai moi-même prendre de ses nouvelles et on m'apprit qu'elle était partie sans dire où elle allait. Quelques temps après, une de nos demoiselles la rencontra au bout des Batignolles, avenue de Clichy. C'est alors que nous eûmes l'explication de son étrange manière d'agir à notre égard. Elle était, paraît-il, dans une position qui ne lui permettait pas de rester plus longtemps dans notre maison. Comprenant fort bien que nous serions obligés de la remercier, elle s'en était allée.

Un jeune homme était venu souvent faire des achats au magasin : il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir que ses achats n'étaient qu'un prétexte pour voir Gabrielle. Il s'adressait toujours à elle ; assurément, à cette époque, elle était sage encore ; elle ne pouvait pas cacher son émotion ; elle paraissait embarrassée, contrariée peut-être, et elle devenait rouge comme une pivoine.

Que c'est-il passé ensuite ? Je l'ignore. Une de ses amies qui n'est plus ici m'a dit que le jeune homme l'avait abandonnée. Pourtant, j'ai lieu de croire que ce jeune homme avait pour elle un attachement sincère.

—Ah ! vous croyez cela, madame ? fit Morlot avec un sourire d'incredulité.

—Oui ; autrement ce monsieur ne serait pas revenu ici la demander.

L'agent fit un brusque mouvement.

—Comment, cet individu est revenu chez vous ? s'écria-t-il.

—Il ne savait rien. Il est venu, croyant que Gabrielle faisait encore partie de notre maison.

—Voilà qui est singulier, murmura Morlot.

—Je n'ai pas cru devoir lui cacher la vérité, je lui ai dit tout ce que je savais. En m'écoutant il devint très pâle, il était tout bouleversé. — Oh ! c'est affreux, c'est affreux ! disait-il en pressant sa tête dans ses mains. — Je vous assure que c'était une véritable douleur. Moi-même j'étais très-ému et je regrettais de m'être montrés d'abord un peu trop sévère pour Gabrielle et pour lui.

—Y a-t-il longtemps de cela ? demanda Morlot.

—Pas plus d'un mois.

Ah !... pour avoir lâchement abandonné la pauvre enfant ; pour avoir commis cette mauvaise action, il faut que cet homme ne soit autre chose qu'un misérable.

—Certainement, il a mal agi.

Vous lui avez fait des reproches, madame, vous avez bien fait. A-t-il cherché à s'excuser ? Que vous a-t-il dit ?

—Que je l'accusais à tort d'avoir abandonné Gabrielle. — Oui, m'a-t-il dit, je le reconnais, je l'ai quittée, et je le regrette vivement aujourd'hui ; je voudrais pouvoir réparer le mal que j'ai fait. Je l'aimais, je l'aime encore, et je sens bien que son souvenir restera éternellement dans mon cœur. Ce n'est pas volontairement que je l'ai abandonnée. Au moment où je m'y attendais le moins j'ai reçu l'ordre de quitter Paris immédiatement. Il fallait partir, les minutes étaient comptées ; c'est à peine si j'avais le temps de boucler mes malles : j'aurais voulu voir Gabrielle avant mon départ, cela ne me fut pas possible. Gabrielle savait que je l'aimais, ajouta-t-il, elle a eu tort de douter de moi.

—Si ce que ce monsieur vous a dit est vrai, il ne demeure pas à Paris ; il y était de passage lorsqu'il a connu mademoiselle Liénard.

—Dame je le crois.

—Vous a-t-il dit de quel pays il était ? ce qu'il faisait ?

—Je lui ai fait ces questions, il n'y a pas répondu.

—Cela ne me surprend pas. Ce monsieur doit faire partie d'une catégorie d'individus qui ne tiennent pas à être connus.

—C'est possible. Dans tous les cas, il a l'apparence d'un homme très-bien ; autant que j'ai pu en juger, il doit avoir une belle position.

Morlot hocha la tête.

—On est souvent trompé par les apparences, fit-il. Enfin, ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est qu'il n'avait pas complètement oublié Gabrielle, puisqu'il est revenu ici, pensant qu'elle y était encore. Il y a de cela un mois, m'avez-vous dit, peut-être est-il encore à Paris ?

—C'est peu probable. Il a dû repartir le lendemain ou le surlendemain du jour où je l'ai vu ; d'après ce qu'il m'a dit, il n'était venu à Paris que pour voir Gabrielle.

N'ayant plus rien à demander à la femme du négociant, et celle-ci n'ayant plus rien à lui apprendre, Morlot se retira.

Cependant, dans ce qu'on venait de lui dire, il y avait matière à réflexions. Aussi se mit-il à réfléchir sérieusement. Mais ses réflexions eurent pour résultat d'augmenter sa mauvaise humeur et de le rendre plus soucieux encore.

—Avec tout cela, se dit-il, je ne fais pas un pas en avant. J'ai beau examiner, regarder de tous les côtés, je ne vois rien. Vais-je donc en être réduit à constater mon impuissance et à me battre les flancs ? Ainsi, voilà encore un individu qui passe sans laisser une trace derrière lui. Il vient compliquer l'affaire. Au lieu de l'éclaircir, il ne se montre que pour l'embrouiller. J'avais pensé qu'il n'était pas étranger à l'enlèvement de l'enfant, c'était absurde. C'est égal, ce M. Octave Longuet,—encore un faux nom, j'en suis sûr,—ne m'inspire pas la moindre confiance. Quand on n'a rien de grave sur la conscience, on ne craint pas de donner son adresse et de dire qui on est.

Après tout, je n'ai pas à m'occuper de ce monsieur, et je n'ai nulle envie de courir après lui. Plus tard, peut-être, nous verrons... Pour le moment, j'ai d'autres chiens à fouetter ; ce que je cherche, ce qu'il faut que je trouve, c'est la femme d'Asnières !

Si, malgré ses efforts, Morlot ne parvenait pas à découvrir les auteurs de l'enlèvement de l'enfant, ou tout au moins des renseignements pouvant mettre la police sur leurs traces, il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il n'avait pas cherché partout.

Afin de remplir consciencieusement son mandat, il résolut de se rendre à Orléans et de voir par lui-même ce qu'était réellement le père de Gabrielle.

—Qui sait ? se disait-il, je trouverai peut-être là-bas le fil conducteur que je cherche vainement à Paris. Et puis, il y a le hasard et je commence à m'apercevoir que je dois beaucoup compter sur lui.

Quelques jours après il entra dans la capitale de l'ancien Orléanais. Il ne connaissait pas la ville, où il venait pour la première fois. Mais il ne lui vint pas à la pensée de la visiter et de voir ses monuments. C'est à peine si, en passant, il jeta un regard distrait sur la belle statue équestre de Jeanne d'Arc.

Or, voici ce que Morlot apprit à Orléans :